Artefact

Techniques, histoire et sciences humaines

6 | 2017

Histoire et archéologie

Introduction

Bruno Bentz et Thierry Bonnot

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/artefact/778>

DOI : 10.4000/artefact.778

ISSN : 2606-9245

Éditeur :

Association Artefact. Techniques histoire et sciences humaines, Presses universitaires du Midi

Édition imprimée

Pagination : 7-10

ISBN : 978-2-7535-7305-5

ISSN : 2273-0753

Référence électronique

Bruno Bentz et Thierry Bonnot, « Introduction », *Artefact* [En ligne], 6 | 2017, mis en ligne le 31 mai 2018, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/artefact/778> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/artefact.778>

Artefact, Techniques, histoire et sciences humaines est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Introduction

Bruno BENTZ

Thierry BONNOT

De l'étude de la préhistoire à celle du contemporain, l'archéologie et l'histoire concourent à la compréhension des sociétés et contribuent à la connaissance du passé technique. L'objet de ce dossier est de présenter un ensemble de recherches qui font se croiser l'histoire et l'archéologie, ainsi que l'anthropologie en tant que science historique, autour de l'histoire des techniques. Il ne s'agit pas ici d'ajouter une publication à la liste des ouvrages, numéros de revues, articles, colloques et tables rondes qui, ces dernières années, se sont attelés à la question des rapports entre histoire et archéologie ou, plus largement, entre les disciplines des sciences humaines et sociales¹. Mais, au lieu de proposer, comme l'avaient fait les *Annales* en 2000, de placer l'histoire *face* à l'archéologie², nous souhaitons ici faire dialoguer les deux disciplines, faire travailler histoire et archéologie *ensemble*, avec les autres sciences sociales. Dans les recherches rassemblées dans ce dossier, c'est l'articulation entre ces disciplines des sciences humaines qui est mise à l'épreuve de l'enquête, avec la volonté d'enrichir le savoir scientifique lui-même en se débarrassant d'éventuelles œillères conceptuelles ou méthodologiques, en sortant d'une répartition exclusive souvent stérile qui réserve la documentation écrite aux historiens, les vestiges mobiliers aux archéologues, les récits et les représentations symboliques aux ethnologues.

En effet, l'archéologie des constructions et des objets, d'une part, l'histoire de l'architecture et du mobilier, d'autre part, appréhendent parallèlement le monde matériel. Cet intérêt commun est devenu, grâce aux recherches pluridisciplinaires, un intérêt partagé : les outils, les matériaux, les travaux, les métiers, les arts ne sont plus abordés dans l'ignorance des vestiges et des collections ou le dédain des sources et des témoignages. Nos matériaux d'étude sont faits d'objets, d'outils, de récits, d'images, de relations, de généalogie, de cadastre, de terre, de fer, de végétaux et d'animaux, etc. Comment donner davantage de place à cette variété hétéroclite ? L'étude des objets techniques et des produits industriels permet une approche générale, anthropologique, qui englobe diverses problématiques sans hiérarchie ni distinction des sources, qu'elle soit issue des fouilles, des musées, des bibliothèques ou des archives.

Le partage des connaissances entre archéologues et historiens, hérité du cloisonnement de nos disciplines, montre que leur définition et les contours de leurs champs d'investigation ne vont pas de soi. L'histoire et l'archéologie ont toujours entretenu

des relations ambiguës, dignes « d'un vieux couple inséparable, mais qui s'évertue depuis bien longtemps à faire chambre à part³ ». L'archéologie s'est peu à peu dégagée de la tutelle de l'histoire de l'art pour s'affirmer comme discipline autonome et comme science, tandis que l'histoire, selon Paul Veyne, n'est pas une science et ne gagnerait rien à le devenir, « condamnée à essayer de saisir la réalité dans un filet d'abstraction⁴ ». Sans discuter de la pertinence des frontières disciplinaires, nous souhaitons plutôt aborder des points de méthode illustrés par l'exemple : comment historiens et archéologues adaptent-ils leurs pratiques de recherche, en diversifiant leurs sources et en restant ouverts à des éléments traditionnellement négligés selon que l'on se rattache à telle ou telle discipline ? L'interdisciplinarité, si communément préconisée et célébrée par les instances de la recherche depuis des années, revêt en l'occurrence une réalité tangible. Mais, selon que le chercheur se revendique de l'une ou l'autre discipline, adopte-t-il un point de vue et une perspective différenciés qui constitueraient un noyau dur lié aux traditions disciplinaires ? Les articles réunis ici illustrent la formule de Bernard Lepetit pour qui, « quotidiennement, hors de toute politique délibérée, une interdisciplinarité diffuse, mal perçue et mal contrôlée, est à l'œuvre⁵ ». Cette interdisciplinarité qui permet d'« ajouter à l'intelligibilité du réel⁶ », est toujours à reprendre, à refonder et à repenser, mais sait s'imposer sur le terrain au fil des enquêtes. Qu'il s'agisse de l'étude de Nathalie Hamel sur un papier peint du XVIII^e siècle mis au jour à Québec, des comparaisons de Bruno Bentz entre les carrelages de faïence du château de Marly et les carreaux peints du pavillon de la princesse de Conti à Bougival, de l'article de Michaël Landolt sur la fouille des tranchées de la Première Guerre mondiale, il s'agit pour chacun de croiser les sources et les méthodes concernant des périodes historiques entrées récemment dans le champ d'investigation de l'archéologie – et qui ne font pas encore l'unanimité quant à la légitimité de cette entrée. En outre, s'appuyant également sur l'histoire et sur l'archéologie, deux autres articles de ce dossier élargissent leur propos à l'anthropologie et à l'histoire des sciences. Cloé Lehmann présente un épisode de falsification dont l'histoire de l'archéologie est familière, en l'occurrence l'âge de la Corne inventé en Suisse vers 1880 ; Thierry Bonnot participe à la fouille d'un dépotoir industriel faisant se recouper les mémoires et les perceptions des objets devenus déchets, puis collection patrimoniale.

Un monde partagé

Ni l'histoire ni l'archéologie ne se construisent sur l'abondance ou la rareté des sources, mais sur un questionnement et une analyse qui n'ont finalement rien à voir avec la quantité du savoir disponible. Les préhistoriens ont de tout temps bénéficié d'une large amplitude diachronique, leur permettant de s'affranchir de limites temporelles imposées, comme d'ailleurs ils échappent, pour l'essentiel, aux frontières géopolitiques⁷. Par contre, pour les temps historiques, un tel cloisonnement s'est imposé tant aux historiens qu'aux archéologues, de l'Antiquité à ceux du monde contempo-

rain. C'est à l'intérieur de ce découpage que se pose la question des relations entre les deux disciplines. Pour les mondes anciens, la prééminence de la fouille pour l'accès aux connaissances du bâti et des objets a entraîné un partage des disciplines basé sur la nature des sources, attribuant les textes aux historiens et les ruines aux archéologues. La situation s'est peu à peu modifiée avec l'émergence de l'archéologie médiévale, puis de ses extensions aux époques moderne et contemporaine. L'archéologie du passé récent, voire du monde contemporain, coexiste *de facto* avec les disciplines historiques, la sociologie, l'ethnologie, l'anthropologie. Son champ d'investigation s'est élargi à tous les territoires mais l'importance relative des découvertes se réduit à mesure que la documentation augmente. Néanmoins, ce déséquilibre n'enlève rien à l'intérêt de la stratigraphie d'une tranchée de la Grande Guerre ou de l'analyse d'un fossé de fortification du xvii^e siècle.

C'est le même monde que se partagent ces disciplines, du nord au sud et de l'ancien au récent. La rencontre est donc logique et nécessaire sauf à cloisonner les thèmes et les méthodes. Il en va ainsi de l'outillage agraire : médiéval, il échappe largement aux sources écrites ; moderne, il est partagé entre les traités et les vestiges ; contemporain, il n'est plus guère objet de fouille. Il s'agit bien pourtant du même objet d'étude, par-delà les moyens de le connaître. Suivant (ou selon) cette dynamique, nous pouvons concevoir une « déperiodisation » de nos approches historique et archéologique qui prenne en compte la nature anthropique de nos thèmes et l'intemporalité de nos méthodes.

Des sources échangées et des objets communs

La spécificité de l'histoire s'est longtemps appuyée sur l'analyse du témoignage, quelle qu'en soit la nature. Avec Hérodote, l'enquête archivistique fonde une discipline organisée autour des textes, progressivement étendue à toutes les écritures pour comprendre finalement aussi l'oralité mais également l'ensemble des images dès lors qu'elles véhiculent une signification. C'est bien le signe que les historiens ont en charge de décoder, dans l'infinie variété de ses usages.

Hormis le cas particulier de l'épigraphie, c'est la découverte et l'étude des vestiges qui, traditionnellement, donne sa légitimité à l'archéologie. L'investigation fonde cette discipline sur la matérialité, du plus humble indice à l'extrême monumentalité. Les sources matérielles sont à la base des recherches, qu'elles soient exhumées lors des fouilles ou issues d'une analyse technique des collections, du bâti. L'archéologie des cavernes et des villages, l'archéologie des vêtements et des routes, l'archéologie des jardins et des industries ne sont jamais qu'une analyse des travaux et des jours.

Pour autant, de même que l'histoire des conquêtes napoléoniennes ne peut ignorer la fouille et la topographie des champs de bataille, l'archéologie castrale s'appuie désormais volontiers sur la diplomatique. Les historiens et les archéologues échangent leurs sources : l'étude des archives enrichit l'étude des vestiges et inversement. Les

croisements entre les deux disciplines sont incontournables et féconds, sans priver chacune de sa singularité.

Le parti pris de ce dossier est d'explorer la convergence de nos disciplines autour du monde des objets matériels. Ce n'est pas une passerelle unique ni exclusive entre elles, mais c'est la plus évidente et la plus solide, autour de laquelle s'ébauchent les réflexions les plus convaincantes. L'histoire des techniques considère les produits de l'industrie humaine dans le vaste champ des évolutions et des transmissions : d'une part, depuis le premier outil, comment s'opèrent les changements du monde matériel ; d'autre part, au gré des contacts établis, comment s'échangent les procédés et les usages. L'historicité des objets, à l'égal de celle des langues, des civilisations et des coutumes, donne à réfléchir sur l'impact de nos savoir-faire en tous lieux et en tous temps, ici et maintenant.

Si de nombreuses recherches sont régulièrement menées sur un front large, incluant les recherches archéologiques et les questions historiques, c'est moins par la nécessité de confronter des points de vue multiples que par l'utilité de rassembler des résultats complémentaires. Puisqu'il est admis et largement démontré que le fractionnement disciplinaire par la chronologie n'est pas pertinent, que la distinction par les sources ne l'est pas davantage, que le découpage par objectifs ne l'a jamais été, c'est un réel enrichissement que d'élargir nos questionnements autour de la connaissance du monde et des sociétés humaines.

Notes

1. Pour de récentes mises au point, voir l'ouvrage dirigé par Philippe BOISSINOT, *L'archéologie comme discipline ?*, Paris, Le Seuil, 2011, et, sur les périodes moderne et contemporaine, Florence JOURNOT et Gilles BELLAN, *Archéologie de la France moderne et contemporaine*, Paris, La Découverte, 2011.

2. *Annales HSS*, mai-juin 2000, n° 3, dossier « L'histoire face à l'archéologie ».

3. Francis PROST, « Archéologie », in Christian DELACROIX et al., *Historiographies. Concepts et débats*, vol. 1, Paris, Gallimard, Folio Histoires, 2010, p. 54-67, citation p. 54.

4. Paul VEYNE, *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Le Seuil, 1971, p. 155.

5. Bernard LEPETIT, « Propositions pour une pratique restreinte de l'interdisciplinarité », *Revue de synthèse*, vol. 111, n° 3, 1990, p. 331-338, citation p. 333.

6. *Ibid.*, p. 337.

7. Les liens demeurent ténus entre archéologie et (pré)histoire : Jean CLOTTES (dir.), *La France préhistorique. Un essai d'histoire*, Paris, Gallimard, 2010.